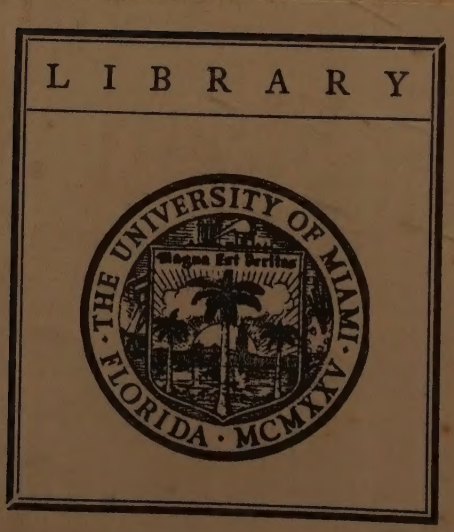
LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI



UNIVERSITY OF MIAMI

LA CHOSE LITTÉRAIRE

DU MÊME AUTEUR

REMARQUES SUR L'ACTION (30e mille).

En préparation :

REMARQUES SUR LE BONHEUR.

BERNARD GRASSET

LA CHOSE LITTÉRAIRE

nrf

Associate Prof Geo Bally
Vanderbilt University -
Nashville

PARIS

LIBRAIRIE GALLIMARD

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENELLE (VI^e^)

1/23/50

Z
278
.G76
1929

LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1929.

57
12543

En écrivant les articles que je réunis ici, j'eus avant tout le souci de me faire entendre du large public qui m'était offert. C'est assez dire qu'ils pourraient bien ne point satisfaire les plus délicats. Je les publie néanmoins tels qu'ils parurent, sans y rien changer, pour la raison qu'ils me semblent précisément tirer tout leur prix des circonstances auxquelles je dus me plier.

Un amour profond des Lettres m'inspira ces articles. Avant de

124294

m'en reprocher les vivacités, comme certains déjà n'y manquèrent, que l'on songe aux difficultés que rencontre, de nos jours, un éditeur qui aime les Lettres. Notre temps a perdu le respect de la chose écrite. Quand, il y a bientôt vingt-cinq ans, j'abordai l'édition, le livre n'était encore l'audace que d'un petit nombre. Y prétendre, c'était alors témoigner, pour le moins, de quelque besoin de dire. Sans doute, certains s'étaient déjà avisés qu'après tout, pour qu'un livre parût, il suffisait que quelqu'un en payât l'impression, & ceux-là n'avaient pas manqué de tirer profit de leur découverte; mais,

n'étant pas encore le nombre, ils se sentaient mal à l'aise sur le terrain de l'esprit. Ce fut à la complicité de leur temps, de notre temps, qu'ils durent de s'y installer en maîtres, & non pas seulement, comme certains affectent de le croire, à des complaisances d'éditeur, trop nombreuses il est vrai, mais qui eussent été impuissantes à fonder le succès.

Ces nouveaux venus devaient en effet trouver une indulgence toute prête à justifier leur audace — voire même à la consacrer — dans un public, nouveau lui aussi, & tous les jours plus étendu, que, comme eux, le seul besoin de paraître avait gagné aux

choses de l'esprit & qui s'étai
arrogé le droit d'en débattre. Dè
lors qu'il appartenait de juger l
talent à qui ne savait le reconnaître
on pouvait se croire dispensé d'e
témoigner. Ainsi tombèrent les der-
niers scrupules & s'ouvrit une ère
d'inflation littéraire qui n'a pas en-
core pris fin.

On pourrait presque appliquer
mot pour mot, à la République de
Lettres, ce que disait naguère Rober
de Jouvenel de notre régime politique
« On ne satisfait personne, mai
on ménage tout le monde... & l

régime de l'indulgence bénéficie à son tour de l'indulgence générale. » Comme lui, je pourrais écrire, en guise de préface à ces articles : « C'eſt le tableau de ce régime pauvre — où il y a peu de grands scandales & beaucoup de petits, peu de malversations & beaucoup de complaisances — que j'ai essayé de tracer. »

Mais pour moi, je l'avoue, la queſtion se complique. J'eus mon rôle, en effet, dans les événements que j'entreprends de relater, & mes responsabilités dans ce que l'on eſt convenu d'appeler « les mœurs nouvelles de l'édition ». Certains déjà, de ce fait, m'ont récusé : « Comment

prétendriez-vous faire ici le procès de cette « mode de l'esprit » dont vous fûtes un des artisans? » — Je laisse mes articles leur répondre, n'ayant eu d'autre but, en les écrivant, que d'apporter, en toute indépendance, quelque clarté sur ce snobisme nouveau, dont les méfaits devaient m'apparaître comme à quiconque, mais qui me semble, par ailleurs, avoir servi l'esprit.

L'éloge du snobisme n'est plus à faire : il reste le grand moyen, sinon le seul, d'imposer le talent; & je n'eus garde de le négliger. Mais, tout en contribuant pour ma part à créer cette mode de l'esprit, — à quoi les

plus grands talents de notre époque doivent la rapidité & l'étendue de leur rayonnement — je déplorais que la médiocrité pût en profiter. Qu'un public nouveau, incapable de discerner le talent véritable mais capable de fabriquer le succès, parût offrir son indulgence aux prétentions qui m'assaillaient chaque jour, ce n'était pas là, selon moi, de quoi les justifier.

J'étais peut-être moins prêt qu'un autre à partager cette indulgence d'un public devenu trop docile. Si, en effet, l'amour des Lettres fit de moi à vingt ans un éditeur, ce fut que je n'osais prétendre avec elles à un com-

merce plus étroit. Pour mieux dire, l'édition m'apparut alors comme la seule forme d'affirmation personnelle dont je ne fusse pas indigne. On conviendra que je me trouvais, de ce fait, mal préparé à faire bon accueil à la vanité : aussi puis-je dire que chaque fois que cela m'advint, je gardai à celui qui en avait bénéficié une secrète rancune. Je me demande même si mes articles ne sont pas nés de ces rancunes accumulées.

Que l'on ne croie pas surtout que j'aie passé vingt ans de ma vie à souffrir ainsi pour les Lettres de l'in-

dulgence de mon temps, & que ce soit là tout l'attrait d'un métier auquel je reſte passionnément attaché!

L'amour des Lettres m'avait conduit vers l'édition : la « chose litteraire » m'y retint. La « chose », entendez bien, c'eſt-à-dire ce qui a une exiſtence, un corps, ce que l'on peut atteindre, ou manquer, ce qu'on peut poſſéder, ce qu'on peut perdre, ce qu'on se dispute. Vous pensez à une balle, à un jeu, à la borne du ſtade? C'eſt cela. Jamais, je crois, les compétitions de l'esprit ne furent si passionnées qu'aujourd'hui. Jamais, en tout cas, les éditeurs n'y prirent une telle part.

Qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, le rôle nouveau, tenu par les éditeurs, tout au moins par certains d'entre eux, est, dans l'ordre des Lettres, un des faits de ce temps. Pour mon compte, je ne devais pas seulement trouver, dans ce rôle ainsi élargi, des satisfactions très voisines de celles qu'offre la création personnelle, mais l'emploi d'une force qu'il m'eût trop coûté de distraire des choses de l'esprit.

BERNARD GRASSET.

LA CHOSE LITTÉRAIRE

On disait couramment avant la guerre : « Le public ne s'intéresse pas aux choses de la littérature. » C'était une sorte de dogme dans la presse. Sans doute, depuis longtemps avait-on reconnu la nécessité de réserver une place, dans les grands journaux, aux œuvres d'imagination, sous la forme de romans ou de nouvelles, pour distraire le lecteur des préoccupations quotidiennes. Mais on pensait alors

que, dans l'ordre littéraire, les besoins du public s'arrêtaient là.

Il faut reconnaître que les choses ont changé. Le public, nous entendons par là le grand public, c'est-à-dire les quelque deux millions de lecteurs d'un grand journal d'information, a maintenant des curiosités littéraires qui n'ont rien à voir avec le simple délassement qu'il peut prendre à la lecture de feuilletons ou de nouvelles.

Chacun veut savoir ce qu'est exactement ce monde des Lettres

qui, à notre époque, fait tant parler de lui. On est avide de se renseigner sur la vie des écrivains, leurs habitudes, les endroits où ils se rencontrent, leurs rapports avec ces « managers » nouveaux que sont devenus les éditeurs. Tout ce qui se rattache aux prix littéraires, aux candidatures académiques — en un mot aux compétitions de l'esprit — intéresse un public très étendu, qui semble y prendre maintenant un plaisir aussi vif qu'aux compétitions sportives ou aux grandes joutes politiques.

Si l'on pouvait avoir là-dessus quelque doute, le succès d'une pièce qui tient l'affiche actuellement et qui n'est qu'une très amusante satire du milieu des Lettres, fournirait à ce que j'avance un témoignage éloquent. On y voit un « éditeur », installé dans son cabinet, comme dans un confortable Q. G., manœuvrant à la fois ses auteurs, ses confrères, la critique, le public... C'est le jour où doit être décerné le prix Zola, la grande « épreuve » littéraire de l'année. Dans la maison d'édition, tout le monde est sur le pont. Auteurs

et critiques viennent aux nouvelles. L'éditeur se dépense en ordres, en contre-ordres, disposant des voix du jury en faveur d'un candidat, puis d'un autre, dictant aux journalistes l'article à faire, souverain dispensateur de la gloire littéraire. Il est le personnage central de cette pièce où l'on prétend nous initier aux mœurs véritables du monde des Lettres. On nous montre cet homme uniquement préoccupé de faire triompher ses « couleurs », distribuant les « montes », organisant l'entraînement, imposant à ceux qui lui

ont fait confiance de tout sacrifier à cette conception sportive qu'il a lui-même de son rôle et qu'il veut leur faire partager. C'est sous nos yeux qu'il entraîne ses auteurs dans des complications sentimentales dont il espère que quelque livre « sortira ». Il ne se contente pas de publier ces drames intérieurs que l'on nomme des romans : il fabrique lui-même les drames. « Toute vie pour la chose imprimée, toute chose imprimée pour sa gloire de manager » : telle est sa devise. Et les auteurs, au moins ceux de la pièce, ne lui

opposent pas grande résistance. Ils se laissent facilement convaincre que la vie ne vaut que pour l'œuvre écrite et l'œuvre écrite que pour la gloire littéraire, la leur, et celle de leur tyran.

L'accueil fait à cette pièce témoigne clairement de l'attrait qu'exerce actuellement sur le public ce milieu des Lettres, dont les agitations et les luttes apparaissent, dans le miroir déformant de la satire, si voisines des compétitions sportives ou

politiques. Le monde des Lettres provoque d'ailleurs quotidiennement de mille autres manières la curiosité du public. Chacun peut apprendre par son journal que M. H. D., l'écrivain fort connu, vient de vendre trente mille francs le manuscrit de son dernier roman; que M. E. F., éditeur, s'est assuré pendant dix ans toute la production d'un jeune romancier, en lui versant deux cent mille francs en avance sur ses droits; qu'un grand libraire de New-York a acheté un demi-million les droits de traduction du livre de H. P. sur

La Fayette, et que peut-être bien H. P. n'a écrit ce livre que pour l'Amérique, et que peut-être bien c'est son éditeur qui l'a poussé à l'écrire... et que... et que...

Et ainsi, par informations de cinq lignes ou de deux colonnes, par articles ou par interviews, parviennent au grand public les nouvelles du monde des Lettres, les vraies et les fausses, les nouvelles gratuites et les nouvelles payantes ; car par-dessus tout cela il y a la publicité de ces damnés éditeurs qui s'infiltre partout, prend toutes les formes

au point qu'on ne peut plus la reconnaître et que l'on n'ose plus rien croire.

Et pourtant, on voudrait bien savoir ce qu'est réellement, à travers ces apparences ou ces déformations, le monde des Lettres. On voudrait connaître ses personnages, ses comédies et ses drames ; car, pour tout dire d'un mot, si la littérature a toujours répondu à un besoin de l'homme, la « chose littéraire », elle-même, n'est que depuis peu objet de curiosité.

Un grand journal ne pouvait rester sourd à cet « appel » nou-

veau de son public. Aussi, quand je suis venu proposer au Directeur du *Journal* quelques articles sur le monde des Lettres, j'eus l'impression d'être celui qu'il attendait. Ces curiosités nouvelles il les avait devinées sans doute avant moi : il ne lui manquait que l'homme qui eût le goût d'y répondre.

L'ÈRE BIBLIOPHILIQUE

QUEL nom donner à notre époque ? demandait récemment une jeune revue à ses lecteurs. Les dénominations les plus variées, les plus imprévues furent suggérées. Pour ma part, je propose simplement d'appeler notre époque « l'Ère Bibliophilique ».

« Boutade de libraire », m'objectera-t-on. Pas autant que l'on croit. Sans doute, la bibliophilie n'est pas tout notre temps, mais

elle me paraît le refléter tout entier : et je voudrais m'en expliquer.

^^

Quel est le lecteur du *Journal* dont l'attention n'a pas encore été attirée par quelque information de ce genre :

« Hier, 3 avril, à la Salle des Ventes, un bibliophile fort connu, M. H. P., s'est rendu acquéreur, pour 1.100 francs d'un exemplaire légèrement défraîchi de la première édition de *Du côté de chez Swann*. Le prix de vente de cet ouvrage était, lors de sa

publication en 1914, de 3 fr. 50. »

Rappelez vos souvenirs. Quelle surprise ne fut pas la vôtre en apprenant que de telles opérations étaient possibles! Le livre est donc une valeur! On peut jouer sur le livre! Il est ainsi des valeurs « émises » à 3 fr. 50, qui atteignent en quelques années un cours trois cents fois plus élevé! C'est donc cette spéculation nouvelle qu'on appelle « la Bibliophilie »! Un si petit risque et tous les espoirs : quelle nouveauté, quel attrait!

La Bibliophilie n'est pas nécessairement cela. Mais dans tous les cas c'est « cela » qu'en a fait notre époque : une spéculation pour malins. Et dans cette déformation contemporaine d'un des goûts les plus élevés de l'homme, on reconnaîtra comme dans un miroir exact tous les traits de notre temps.

La Bibliophilie est, dans son essence, le goût et la recherche des plus précieux spécimens de la chose écrite. Elle est une des manifestations de cet attrait que les hommes ont toujours éprouvé pour les témoignages du

passé. Et qui pourrait mettre en doute que le livre est, de tous ces témoignages, le plus précieux et le plus exact! La Bibliophilie a donc toujours existé, si l'on donne à ce mot son sens le plus large et si l'on entend par là le goût et la recherche, non seulement des livres, mais antérieurement des manuscrits. Du fait que la Bibliophilie a toujours existé, il y a toujours eu des opérations d'échange entre les possesseurs de livres ou de manuscrits de prix. Aussi bien, n'est-ce pas le fait de ces échanges qui constitue une nouveauté pour

notre époque, mais le fait que le livre est devenu objet de spéculation. Que faut-il entendre par là? Il faut entendre que le plus grand nombre ne recherche pas le livre pour lui-même, pour la pensée qu'il enferme ou pour le plaisir qu'en donne la possession, mais uniquement pour sa valeur marchande ou plus exactement pour sa valeur de spéculation.

Spéculation! N'est-ce pas là un mot qui caractérise admirablement l'époque née de cette

guerre, qui fut elle-même, pour le monde entier, la plus hasardeuse des spéculations, époque où nations et individus dépensaient sans avoir, vendaient sans posséder, « jouaient » sur tous les plans à la fois!

La valeur des choses change de jour en jour. L'instabilité domine tout. Comment échapper à la tentation de faire tourner à son profit les variations des prix, d'acheter bas et de vendre haut, ou tout au moins de s'efforcer de le faire! Le commerce du livre subit cette loi. Mais comme les ouvrages représentant

avant la guerre une valeur bibliophilique n'auraient pas suffi à ces échanges qui devenaient le goût d'un large public, les Français inventèrent la formule tout à fait nouvelle et proprement française de la Bibliophilie, formule artificielle d'ailleurs qui répondait plus à leurs besoins qu'au réel. Ils imaginèrent de monnayer en quelque sorte la postérité, en attribuant à tel ou tel livre, dès sa publication, voire même avant sa publication, une valeur qu'il n'aurait acquise, suivant la logique des choses, que deux ou trois cents ans après.

Quand je dis « formule tout à fait nouvelle », je n'exagère en rien. Il n'y a aucun exemple de cela dans le passé. Il est certain que lorsque Racine publia *Andromaque,* ou La Rochefoucauld ses *Maximes,* il ne vint à l'esprit d'aucun de leurs contemporains d'attribuer à ces chefs-d'œuvre une valeur marchande supérieure à celle de tel méchant ouvrage paru la même année. « Formule artificielle » car les règles de ce jeu nouveau sont sans rapport avec la logique. Ainsi, par exemple, on décréta que les exemplaires d'un premier

LIBRARY
124294
UNIVERSITY OF MIAMI

tirage, ne portant pas de chiffre d'édition, c'est-à-dire appartenant à ce qu'on appelle « la première édition » (ou, comme ils disent, la « première », car la Bibliophilie a son argot), pouvaient valoir un prix élevé, tandis que les exemplaires d'un même tirage, portant 2e, 3e ou 10e édition, n'avaient aucune valeur bibliophilique. Et pourtant ces exemplaires ont été tirés en même temps, par la même machine. Ils font partie les uns et les autres de ce qu'on appelait, jusqu'alors, la même édition, le mot « édition » étant

auparavant synonyme de tirage.

« Formule essentiellement française » car on peut dire qu'elle ne s'est étendue, depuis la guerre, à aucun autre pays, au moins pour les ouvrages de ces pays. Sans doute il y a à Londres, à New-York et ailleurs des bibliophiles de l'espèce française qui recherchent les premières éditions de Valéry ou de Proust, et y mettent le même prix que les Français. Mais il ne leur vient pas à l'esprit de jouer ainsi sur les écrivains de leur pays.

Quand donc fit son apparition cette spéculation nouvelle ?

C'est bien difficile à préciser. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'avant la guerre on n'en trouve que des traces, et que, dès la dernière année de la guerre, elle s'est imposée.

Qui l'a inventée? Personne et tout le monde ou plutôt tous ceux qui y étaient intéressés. Ce fut une sorte de conspiration tacite, due au goût de la spéculation et à l'atmosphère de spéculation qui entourait tout.

Pour être complet, il faut dire ici que la spéculation sur le livre

ne suffit pas à expliquer toute la vogue que connaît actuellement la Bibliophilie. Dieu merci! On n'achète pas seulement des livres pour les revendre : certains en achètent pour les montrer. Et ici nous reconnaissons un autre trait de notre époque : la forme littéraire du snobisme. Sans doute, toutes les époques ont plus ou moins connu ce travers. Il y a eu de tout temps, sous des appellations diverses, de beaux esprits et des précieuses. Mais le seul fait qu'on leur donnait un nom, montre assez qu'il ne s'agissait là que de quelques-uns.

Il n'en va pas de même aujourd'hui et je crois bien qu'à aucune autre époque le snobisme littéraire ne s'est étendu à un public si nombreux.

« Et maintenant, venez voir mes livres! » Combien de fois ne l'avez-vous pas entendue cette phrase! Et dans des milieux où certes vous ne vous attendiez pas à trouver le culte des Lettres! Aussi bien une bibliothèque ne répondait-elle à aucun besoin de cet ordre pour l'aimable parvenu dont elle était l'orgueil ou pour la jolie femme, d'origine incertaine, qui s'apprêtait à vous

en faire les honneurs. Vous les eussiez bien surpris l'un et l'autre en leur parlant de la joie d'un Montaigne dans sa librairie, ou de cet amour presque « physique » des livres que connaissent les vrais Bibliophiles. Leur plaisir! Il s'agissait bien de cela! Ils eussent été en droit de vous taxer d'ingratitude : car, après tout, ces livres ils ne les avaient pas achetés pour eux-mêmes, mais pour vous! Tirages limités, premières éditions, grands papiers, toutes ces pièces rares n'ont été acquises à prix d'or et ne sont là que pour vous

être montrées, ou plus exactement pour témoigner du goût et de la qualité de leurs possesseurs.

Si ce parvenu ou cette jolie femme ont des livres, c'est uniquement pour s'attribuer à eux-mêmes une valeur que dans le réel ils n'ont pas. C'est une façon d'acheter, ou plus exactement d'escompter ce qu'on appelle la « qualité », qui était jusqu'alors une des choses que l'on ne pouvait acquérir, étant l'œuvre du temps. Pour faire oublier les spéculations, qui étaient l'origine de leur fortune, ils imaginèrent donc d'y ajouter une

autre spéculation, susceptible de leur donner une qualité, et en quelque sorte un passé : ils se déclarèrent Bibliophiles.

Et ainsi, la Bibliophilie reflète notre époque d'incertitude et de spéculation de deux manières. Elle est née de l'esprit spéculatif et elle sert, en même temps, à masquer les spéculations.

N'avais-je pas raison de vous dire qu'on pouvait appeler notre époque « l'Ère Bibliophilique »?

L'AVOCAT DU MÉDIOCRE

On me demande souvent : « Est-ce que vous lisez vous-même tous les manuscrits qu'on vous présente ? Votre seul choix décide-t-il ? » — Eh bien, voici comment les choses se passent.

^^

En général, l'auteur qui, pour la première fois, aborde ma maison (car c'est de celui-là seul que je compte parler) l'auteur « inconnu », apporte lui-même son

manuscrit. Il a écrit auparavant ou téléphoné pour s'annoncer. La lettre par laquelle l'auteur s'annonce m'est, la plupart du temps, directement adressée à moi-même, avec la mention « personnelle ». Il est plus sûr, comme on dit, de s'adresser à Dieu qu'à ses saints. — Si vous êtes friands de détails pittoresques, je puis vous dire que les hommes apportent, en général, leur manuscrit à plat et les femmes en rouleau. Pourquoi? Je n'ai pas pu jusqu'à maintenant tirer au clair cette question et je la livre à vos méditations.

Certains insistent pour me voir personnellement, tenant à s'assurer que je lirai moi-même leur œuvre et « ne pouvant me la remettre, disent-ils, qu'à cette condition ». Cela c'est le grand jeu. Il en est d'ailleurs un certain nombre, parmi ceux qui sont en mal d'écrire, que je rencontre dans les lieux où je fréquente ; ceux-là peuvent directement me poser la question : « Puis-je être certain que vous me lirez vous-même ? » Je réponds « oui » dans la plupart des cas, car parmi tous les manuscrits qui me sont soumis, il en est peut-être un

qui mérite mes soins les plus personnels et les plus ardents, et je ne puis accepter l'idée de l'avoir, par ma faute, laissé échapper. Je réponds donc « oui » et je tiens parole.

Voici maintenant comment je tiens parole.

Quand un manuscrit parvient à ma maison, on me l'apporte sur mon bureau. Je coupe moi-même les ficelles, j'ouvre à la première page, et, en général, toute affaire cessante, je lis cette première page. Il faut ici que je

vous fasse un aveu. Je suis un idéaliste impénitent : j'attends toujours le chef-d'œuvre ; bien plus, j'en attends, dès cette première page, la révélation. Ne souriez pas : je vais m'en expliquer.

J'attends le chef-d'œuvre, mais je suis toujours prêt à la pire des déceptions. Je sais trop, en effet, combien les œuvres médiocres, et même absurdes, sont plus nombreuses que les œuvres de talent, pour ne pas redouter de me trouver une fois de plus en présence d'un néant prétentieux. Et c'est ainsi

à la fois avec une grande espérance et une grande crainte que j'aborde cette chose mystérieuse qu'est l'œuvre d'un auteur inconnu.

Souvent, dès la première page, je suis fixé. Alors, j'arrête ma lecture, si l'on peut appeler lecture le rapide regard que je jette sur l'œuvre inconnue au moment même où elle m'est présentée, lui consacrant ainsi entièrement, pendant quelques minutes volées à mon labeur quotidien, tout ce que je puis avoir de goût, de droiture et de pénétration. Quand, dès ce

premier regard, j'ai acquis la conviction que je me trouve en présence d'une œuvre complètement méprisable, je la fais renvoyer sans délai à son auteur. Lorsque, au contraire, j'ai eu, dès la première page, la révélation subite de l'œuvre remarquable ou que, sans être fixé dès cette première page, j'acquiers, en lisant plus avant, la certitude que c'est là un ouvrage de réelle valeur, j'en fais porter le manuscrit chez moi, afin d'en poursuivre la lecture en entière tranquillité. Cette œuvre-là reste « mon affaire » à moi, en attendant

d'être la partie que je jouerai moi-même.

Entre ces deux extrêmes : le livre que je renvoie sans délai à son auteur et celui dont je fais « ma propre affaire », se place le cas le plus fréquent : l'ouvrage n'a pas réussi à m'intéresser, mais je ne repousse pas l'idée qu'il puisse intéresser ma maison. L'auteur, à ce moment-là, a perdu sa partie avec moi, mais il peut encore la gagner avec ma maison. — Et ici, il faut que je fasse un nouvel aveu : je ne

saurais éprouver dans l'ordre des Lettres aucun sentiment intermédiaire entre l'admiration et le mépris. Mais, comme il m'est vite apparu qu'un éditeur qui ne publierait que des ouvrages qu'il admire entièrement aurait une situation intenable, pour des raisons sur lesquelles je compte d'ailleurs m'expliquer, je me suis trouvé dans l'obligation de chercher un compromis entre le caractère absolu de mon jugement et les nécessités de ma profession. Ce compromis, je l'ai trouvé en laissant jouer à ma maison les parties qui ne

m'intéressent pas moi-même. Aussi, dès qu'il m'est apparu qu'une œuvre ne s'impose pas et que même elle ne contient aucune promesse certaine, je m'en détache personnellement et j'en livre le manuscrit à un de mes lecteurs pour qu'il fasse un rapport.

A partir de ce moment-là, le manuscrit s'engouffre dans les rouages compliqués et mystérieux de ma maison et je ne saurais moi-même prévoir ce qu'il en adviendra. Son sort, en effet, ne dépend plus de mon seul goût ou de ma seule opinion, mais

d'une sorte de moyenne entre l'opinion de tel ou tel de mes collaborateurs ou de plusieurs à la fois et ma propre opinion. Et tout cela aboutit à une décision qui présente assez exactement les caractères de ce qu'on appelle au Palais un jugement *fortement motivé,* — c'est-à-dire qui peut être justifié, même quand les faits l'ont condamné.

Ainsi donc, me direz-vous peut-être, vous exigez que toutes les qualités d'un livre se révèlent dès sa première page, sinon

vous l'abandonnez à ces rouages compliqués dont vous ne semblez pas vous-même attendre grande sagesse? — Entendons-nous. Je ne demande pas, dès cette première page, d'être ébloui : cela c'est l'exception, le miracle, la grâce du hasard. Je demande seulement de ne pas être choqué. Et je puis bien vous dire que je ne me dessaisis jamais personnellement d'une œuvre avant d'avoir été choqué. — Ce que j'entends par là? — Beaucoup de choses assez complexes que mon goût sait, mais que je ne saurais vous dire

exactement, parce que je n'ai pas interrogé mon goût là-dessus. Il me semble cependant que la première chose que je demande à un livre, c'est la sincérité. Je flaire tout de suite le « fabriqué », l'œuvre qui ne répond en rien à un besoin du cœur, à une nécessité de dire, mais au seul besoin de faire figure d'écrivain, ce que Duvernois appelle, quelque part, *l'ouvrage mensonger*. Croyez-moi. Il est des mots, des idées, des images qui ne trompent pas. On est en présence d'un « faiseur ». Et puis, soyez-en certain, c'est dès la première page que

vous vous heurtez à un de ces poncifs, à une de ces manières à la mode de dire ou de penser qui, chez un si grand nombre, tiennent lieu d'inspiration. Le faiseur sait très bien, en effet, qu'un livre s'aborde par sa première page : aussi n'aura-t-il pas attendu la seconde pour déployer son attirail.

Vous vous étonnez sans doute que je me contente de me détacher « personnellement » de certaines œuvres que je juge médiocres, et qu'au lieu de les ren-

voyer à leur auteur, ce qui vous paraîtrait sans doute plus franc et plus logique, je m'en remette à mon entourage du soin de décider si je dois les publier. — Je comprends votre étonnement. La logique et l'intérêt véritable des Lettres commanderaient, en effet, que toute œuvre dont la publication ne s'impose pas, ne fût pas publiée. Mais, rendez-vous compte, je vous en prie, qu'un éditeur qui, à l'époque où nous vivons, ne publierait que des ouvrages qui s'imposent, qui apportent quelque chose aux Lettres, ce que j'appelle

volontiers des ouvrages *nécessaires,* aurait contre lui tous les écrivains de talent médiocre qui constituent la grosse masse dans la République des Lettres et qui font l'opinion ; car l'opinion littéraire n'est pas faite par les quelques hommes de génie qui traversent une époque, mais par ceux qui font métier de littérature et qui sont incapables de s'élever au-dessus de la conception qu'a leur époque de ce métier... Ceux-là ne sauraient concevoir qu'un éditeur eût la prétention de ne publier que des œuvres qu'il admire véritable-

ment. Ils estiment que la question que doit se poser l'éditeur est la suivante : « Telle œuvre a-t-elle, ou non, la valeur des ouvrages que de notre temps on publie ? » ou si l'on veut : « Quel est le degré de médiocrité acceptable et quel est le degré inacceptable ? » Et ici, je dois placer un dernier aveu : Cela, je ne sais pas le voir moi-même et je suis obligé de m'en remettre, pour qu'il y réponde, à un de ces hommes de Lettres, indulgents, consciencieux et pondérés, qui s'appellent les « lecteurs » de ma maison.

Le lecteur d'une maison d'édition représente ainsi, pour moi, l'homme qui possède une connaissance, aussi complète que possible, de l'époque où il vit, qui sait la valeur moyenne de ce qui se publie, et qui est capable d'affirmer, avec le moins de risque possible de se tromper : « Cet ouvrage n'a pas moins de valeur que tel ou tel autre ; on peut donc le publier. » En exagérant à peine, je pourrais ainsi dire : « Le lecteur d'une maison d'édition est *l'avocat de la médiocrité acceptable.* »

Pour mon compte, quand j'ai

acquis personnellement la conviction qu'une œuvre ne s'impose pas, c'est à mon lecteur que je m'en remets du soin de décider si l'opinion comprendrait mon refus.

Et maintenant, si vous rencontrez dans l'ensemble des publications d'un éditeur une œuvre qui ne vous paraît apporter aux Lettres rien de très nouveau, n'accusez pas trop vite l'éditeur. Il est, vous le voyez, un autre responsable : Notre temps et son indulgence.

ÉCRIVAINS
ET FAISEURS DE LIVRES

DANS un article paru à *Comœdia,* le 7 mars dernier, un académicien, et non des moindres, à qui venait d'échoir un rôle officiel, s'indignait que les écrivains n'eussent pas encore leur « statut du travail ». — « Ah! s'il s'agissait d'un terrassier! s'écriait-il, si un ouvrier manuel quelconque venait dire : « Six « cents francs, tel est mon salaire « pour trois mois de travail, en ce « temps de vie chère! », quel tolle

au Parlement, quelle hâte, surtout en veille d'élections, à fabriquer une loi sociale de plus! » Vous voyez le thème : assimilation des hommes de Lettres aux travailleurs manuels — exigences syndicales — luttes de classes!

Vous croyez peut-être que j'exagère. Voici exactement ce qu'écrit notre leader :

« Le Syndicat doit être autre chose qu'un organisme de défense pour les individus et leurs cas particuliers. Il doit être *avant et par-dessus tout un organisme de défense de classe.* » Plus loin, il

écrit : « Obtenez que le contrat de louage soit réglementé. » Et l'article se termine par cette envolée d'un bel accent révolutionnaire : « Faudra-t-il un siècle pour saisir que nous sommes un prolétariat! Un prolétariat inorganisé est toujours vaincu; un prolétariat uni est toujours fatalement vainqueur! »

Ne vous semble-t-il pas, après cela, qu'il n'y a plus qu'à descendre dans la rue et à dresser des barricades!

Les Gens de Lettres! Un prolétariat! J'avoue ne pas comprendre ou, plutôt, je comprends trop : il y a là-dessous une grave confusion entre les écrivains et les faiseurs de livres, dont il faudrait une fois pour toutes faire justice.

Précisons d'abord dans quelles circonstances furent prononcées les paroles incendiaires que l'on vient de lire. Vous pensez peut-être qu'elles émanent d'un homme violent, de quelque exalté, s'en prenant à la société de ses déboires d'écrivain. Détrompez-vous. L'article dont je

prends texte est signé d'un des noms les plus respectés de nos Lettres. C'est le nom d'un véritable écrivain, rien moins que violent, que sa seule valeur imposa. Il n'avait pas de revanche à prendre, pas de rancune à servir. Il n'eut, j'en suis certain, d'autre préoccupation, en écrivant cet article, que l'intérêt de l'important groupement qu'il présidait.

A qui s'adressait-il? Aux membres de la Société des Gens de Lettres. Et maintenant qu'est-ce que la Société des Gens de Lettres? — Dans le court exposé

qui précède ses statuts, la Société des Gens de Lettres fournit elle-même une réponse à cette question. Elle groupe, déclare-t-elle « l'immense majorité des écrivains français. Depuis soixante-dix-sept ans, elle a compté dans ses rangs les plus grands noms de notre littérature ». C'est parfaitement exact et personne ne peut s'inscrire en faux contre cette affirmation. D'ailleurs, puisque la Société groupe tous les écrivains, elle comprend nécessairement parmi eux les plus grands.

Jetant ensuite les yeux sur la

liste de ses membres (sociétaires et adhérents), je compte environ trois mille sept cents noms. Vous entendez bien : trois mille sept cents pour la génération présente! M'est avis que la Société des Gens de Lettres est trop modeste quand elle déclare « grouper tous les écrivains français » : il y en a certainement quelques-uns de plus!

Mais trêve de plaisanteries! car la question est grave. Pour déterminer les éléments d'un groupement, il ne suffit pas de

faire connaître que telles personnalités éminentes en font partie ; il importe et il suffit de déterminer comment ce groupement se recrute.

Comment se recrutent les membres de la Société des Gens de Lettres? Ici encore, reportons-nous aux statuts. — Négligeant la question du casier judiciaire à fournir, et du versement de 27 fr. 45 exigé, je lis qu'on exige des candidats l'envoi d'un exemplaire d'une œuvre déjà publiée. Un ancien membre du Comité des Gens de Lettres, à qui j'ai soumis les épreuves de cet

article, me dit qu'il faut avoir publié deux livres pour être adhérent à la Société et quatre pour être Sociétaire.

Poussons notre analyse afin d'avoir le fin mot de la question. Avoir un livre imprimé, qu'est-ce que cela suppose?

Pour avoir un livre imprimé, il faut et il suffit de remettre à des techniciens appelés typographes, un texte que les dits techniciens ne discutent pas, et qu'ils se bornent à transformer en « placards de composition ». Sur ces placards de composition préalablement mis en pages, et

recouverts d'une encre spéciale, d'autres techniciens appliquent des feuilles de papier blanc, suivant des procédés plus ou moins perfectionnés, et dont le premier fut, comme on sait, imaginé par Gutenberg. Il ne reste plus ensuite qu'à plier et coudre ces feuilles, puis à fixer une couverture à cet ensemble. — Telles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour avoir un livre imprimé. Pour en avoir deux, il suffit de répéter l'opération.

Que les frais de ladite opération soient déboursés par l'auteur du livre, ou par un de ces

joueurs qu'on nomme les éditeurs, que l'œuvre imprimée soit un chef-d'œuvre ou une niaiserie, peu importe. *Il suffit, pour avoir un livre imprimé, que quelqu'un ait dépensé la somme nécessaire pour l'imprimer.* — D'où il découle que la Société des Gens de Lettres groupe tous ceux qui ont pu effectuer la dépense nécessaire à l'impression d'un certain nombre de pages qu'ils avaient écrites, ou qui ont trouvé quelqu'un, éditeur ou mécène, qui effectuât pour eux cette dépense.

Encore, là, ne pensez pas que j'exagère. Ne croyez pas que je ne décrive que l'aspect matériel de la question, et qu'un véritable examen des candidatures soit effectué. Je sais bien que les statuts de la Société déclarent que « tout acte de candidature devra être apostillé par deux parrains dont l'un au moins déclarera connaître le candidat ». Mais je connais depuis trop longtemps les coulisses des Lettres pour ne pas être certain que tout candidat trouvera son parrain et qu'il ne sera fait à aucun l'injure d'un refus appuyé

sur l'insuffisance de sa valeur.

En fait, donc, sinon en droit, toute personne ayant deux livres imprimés, quelques niaiseries qu'ils contiennent, peut, si elle le désire, faire partie de la Société des Gens de Lettres.

Il y a donc, à notre époque, 3.700 personnes qui, sous le prétexte qu'elles ont deux livres imprimés, prétendent pouvoir exiger de la société qu'elle leur fournisse le moyen de « vivre de leur plume ». De quel droit ces 3.700 personnes tirent-elles une aussi exorbitante prétention? L'article dont j'ai pris texte nous

fournit la réponse : « Du droit qu'a tout travailleur de trouver dans son métier le moyen de vivre. »

Nous touchons là le centre de la question, le malentendu lui-même : *notre temps a fait de la littérature un métier.* On se déclare maintenant écrivain à dix-huit ans, comme on est candidat à une grande école, ou comme l'on entre dans une maison de commerce. La littérature est un métier qui paye. Il n'exige aucun examen, aucun concours à l'origine. Il peut mener à une gloire rapide. Pourquoi ne pas

le choisir de préférence à telle ou telle autre carrière difficile d'abords ou sans horizon!

Étrange conception des Lettres! Un métier, c'est quelque chose qui s'apprend. Qui donc jusqu'à maintenant eût prétendu que la littérature pût s'apprendre, que quelque chose de lentement acquis pût remplacer cette flamme intérieure, ce don sans lequel il n'est pas d'écrivain! Et comment s'étonner, dès lors, qu'abordant les Lettres sans don et avec toutes les exigences, des téméraires, tous les jours plus nombreux, finissent

par constituer une véritable armée de mécontents!

Prolétaires de Lettres! C'est vite dit. Qu'est-ce qu'un prolétaire? C'est essentiellement un homme qui dépend et qui accepte de dépendre. C'est quelqu'un qui remplit obscurément un rôle social nécessaire dans un de ces multiples organismes dont l'ensemble fait une Société. S'il est dans l'ordre intellectuel des prolétaires, c'est à l'intérieur de ces organismes qu'on

les trouvera, parmi ceux, professeurs, journalistes, secrétaires, techniciens de tous ordres, dont les noms sont inconnus du public et qui, n'ambitionnant pas de paraître, se contentent de « servir ». Le propre de ces travailleurs intellectuels est d'avoir en quelque sorte abdiqué leur personnalité, au profit de leur rôle social. Et c'est de cette abdication même qu'ils tirent tous leurs droits.

Pourrait-on vraiment soutenir qu'il en va ainsi des hommes

de Lettres et qu'il y ait chez eux la moindre abdication au profit de la Société? Écrire, n'est-ce pas, tout au contraire, affirmer sa personnalité, ambitionner d'être de ces quelques-uns dont le nom restera? Les Lettres, c'est un risque personnel que l'on accepte. Les plus grands l'ont dit : *c'est l'isolement*. Comme nous sommes loin, ne vous semble-t-il pas, de cette conception collective et presque « collectiviste » de la littérature que l'on nous demande d'accepter! Prolétaires de Lettres! Mieux vaux dire « ratés » ou, si le mot choque,

« égarés »! Que ces égarés ne soient pas entièrement responsables de leur erreur, que le snobisme des Lettres qui gouverne notre époque, que l'exemple de certains succès trop rapides ou injustifiés soit pour quelque chose dans la fâcheuse orientation qu'ils ont donnée à leur vie et dans les déboires qu'ils ont connus, ceci est une autre question. Il n'en reste pas moins qu'ils se sont trompés. S'il est des miséreux parmi eux, secourons-les, mais ne les encourageons pas. Degas disait : « Il faut décourager les Arts. » Le

conseil ne fut jamais si opportun. Il n'y va pas seulement de l'intérêt des véritables écrivains, mais du prestige même de nos Lettres.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Je ne crois vraiment pas qu'à aucune autre époque, les écrivains aient été aussi « gâtés » qu'à la nôtre. C'est à dessein que j'emprunte ce mot de « gâté » au vocabulaire de l'enfance, car il a deux sens et je l'entends ici dans ses deux sens, voulant dire à la fois que jamais les écrivains ne jouirent d'autant de faveurs et que jamais ces faveurs n'eurent de plus funestes conséquences.

Le temps est passé des génies méconnus. On imagine difficilement qu'à notre époque un Verlaine pût mourir de dénuement. C'est bien plutôt des faux génies qu'il faut nous garder. Notre temps a la passion des découvertes. Découvrir, c'est encore une façon de spéculer : c'est escompter la gloire. Et qui donc ne serait tenté de se livrer à ce jeu passionnant, dans le grand marché des valeurs qu'est Paris?

Que toute l'édition contemporaine repose sur le principe de la découverte, il est à peine besoin de le souligner. Un éditeur, de

nos jours, acquiert une notoriété dans la mesure où il sait découvrir et imposer ses découvertes. Mais ce n'est là qu'une des manifestations d'un goût qui s'étend bien au delà du milieu professionnel de l'édition.

Sur quoi donc, par exemple, se fonde maintenant la réputation d'un salon, si ce n'est sur la révélation de talents nouveaux? Et qui pourrait mettre en doute que l'Académie Goncourt ne tire tout son prestige de sa « découverte » annuelle?

« Découvrir, faire surgir, créer l'événement, » comme ce sont bien là des mots qui caractérisent l'époque où nous vivons, l'époque des raids, des championnats, des records, où, en un jour, un nom nouveau, jeté à travers le monde, connaît une gloire subite!

La curiosité littéraire devenant le goût d'un large public, on fut tenté de plier l'esprit à ces mœurs nouvelles et l'habileté des lanceurs s'y employa; car l'événement, l'actualité se fabriquent. En face de l'actualité sportive ou politique, on fit

surgir l'actualité littéraire. « Publicité! » direz-vous. — Pas seulement. Goût du plus grand nombre. Une époque, en effet, a la publicité qu'elle mérite. La preuve d'ailleurs que ce n'est pas à la seule publicité, au moins dans le sens commercial de ce mot, que sont dues ces brusques révélations, c'est que ceux mêmes qui n'ont pas entre les mains ce puissant et coûteux moyen, s'efforcent néanmoins, par les moyens en leur pouvoir, de faire surgir l'actualité littéraire. Salons, jurys littéraires, académies, journaux font appel

à la découverte pour étendre leur propre rayonnement. « Découvrir » est devenu, de nos jours, le grand moyen de paraître.

On conçoit combien un tel état d'esprit est favorable aux écrivains. A peine un débutant a-t-il achevé son premier livre qu'il est sollicité, attiré et, pour ainsi dire, happé par un salon. Dans un précédent article, je parlais des bibliothèques qui constituent pour certains un témoignage de leur qualité : les écrivains nouveaux représentent

pour un salon quelque chose d'assez voisin, une sorte de bibliothèque vivante et plus personnelle encore, un témoignage plus direct de la qualité de celle qui le préside. C'est à se demander si, de notre temps, les salons n'ont pas encore plus besoin des jeunes auteurs que les jeunes auteurs des salons! Quoi qu'il en soit, dès qu'un débutant a été accueilli par un salon, on le présente aux écrivains en renom, aux critiques, à tous ces curieux de la « chose littéraire », qui sont le Tout-Paris d'aujourd'hui. On organise autour de lui une sorte

de « ronronnement de gloire » ; on lance des invitations en son honneur : il devient le jeune héros du lieu, en attendant d'être le héros du jour. S'il n'a encore rien publié, la manœuvre n'est que plus facile. N'ayant pas encore daigné se révéler, il ne saurait prêter à la critique et la louange peut aller son train.

Mais ce n'est là que « l'aspect lyrique » de l'utilité que représente de nos jours un salon pour l'écrivain qui débute. Une maîtresse de maison qui connaît son métier ne s'arrête pas en si bon chemin. Cette jeune gloire

qu'elle vient de fabriquer, elle tient à la monnayer sans retard : « Je vais vous présenter à mon ami X... l'éditeur, dit-elle au jeune écrivain. Il fera ce que je lui demanderai. » Ne vous étonnez pas d'une telle assurance : on trouve toujours un éditeur à sa mesure.

Et c'est alors que le grand jeu commence.

« Jeu », c'est bien le mot qui s'applique. Que vient-on, en effet, demander à l'éditeur, si ce n'est de « jouer » sur ce débutant?

D'épouser le risque de sa carrière, « d'escompter » (dans le sens proprement financier de ce mot) les promesses qu'il donne. « Hâtez-vous, lui dit-on, d'attacher cet écrivain à votre maison. Tel et tel de vos confrères le sollicitent. Vous avez ses préférences ; mais hâtez-vous! »

Et c'est ainsi souvent, dans un délai très court, que l'éditeur doit prendre une décision. Et quelle décision? Il ne s'agit pas seulement de savoir s'il assumera les frais d'impression de l'œuvre qui lui est soumise, après en avoir pesé tout à loisir la

valeur et les promesses. Il en allait ainsi dans le bon vieux temps, un temps où les écrivains n'avaient pas plus de hâte que les éditeurs ; où l'on ne forçait pas la gloire, un temps que j'ai connu, quoique ma maison n'ait que vingt ans. A cette époque-là, un débutant s'estimait comblé si son œuvre voyait le jour, sans qu'il eût rien à débourser ; aucun n'aurait alors prétendu à ce qu'on lui payât des droits sur un livre avant sa publication.

Mais les choses ont changé ; les écrivains ont d'autres exigences. Ils se refusent, de nos

jours, à courir avec l'éditeur la « chance » de leur propre livre ; ils trouvent plus confortable de la lui laisser courir seul. Ce grand inconnu qu'est l'avenir d'une œuvre, ils exigent de l'éditeur qu'il l'évalue. Ils lui demandent de leur assurer un minimum de gain ; bien mieux, de leur verser, à la signature même de l'accord, ce gain minimum à valoir sur les droits d'auteur qui pourraient leur être dus. C'est ce qu'on appelle les *avances aux auteurs*. Et, ne croyez pas qu'il s'agisse là de sommes négligeables, même pour un budget

important. Des avances de vingt, trente mille francs sont fréquentes. Ces avances peuvent atteindre plusieurs centaines de mille francs, pour certains écrivains en renom.

C'est sur de pareilles sommes que joue actuellement la concurrence entre éditeurs : le plus offrant l'emporte. On comprend facilement qu'un éditeur ne saurait récupérer sur un seul livre de semblables débours. Aussi, ne traite-t-on plus guère pour un seul livre d'un écrivain mais

pour tous les livres qu'il écrira pendant un laps de temps donné, trois, cinq ou dix ans. Et c'est aussi de ces importantes avances et des « gros tirages » qui seuls pouvaient les permettre, qu'est née cette publicité de grande envergure tant décriée, et qui ne fut, en somme, que la rapide adaptation d'un métier à des exigences nouvelles.

Je ne touche ici à ces questions que pour marquer à quel point les écrivains sont déchargés par l'éditeur de tout risque et surtout dans quelle large mesure c'est au risque couru

par l'éditeur qu'ils doivent leurs tirages élevés.

Certains l'oublient. De temps en temps même l'un d'eux suggère à ses confrères : « Pourquoi ne pas nous éditer nous-mêmes? Pourquoi ne pas ajouter à nos gains, les gains de l'éditeur, en nous passant de l'éditeur? » — C'est la fable éternelle de la *Poule aux œufs d'or.*

Ce qui se passerait, s'il prenait à quelques-uns la fantaisie de réaliser cette idée? — Je vais vous le dire :

De deux choses l'une : ou dans ce groupe d'écrivains aucun ne s'imposerait pour mener la barque commune et la barque sombrerait sans retard, — ou l'un de ces écrivains témoignerait des dons et, il faut bien le dire, de l'abnégation qu'exige notre rude métier, et celui-là se hâterait de débarquer les autres pour pouvoir remplir son rôle nouveau.

Et il y aurait en France un éditeur de plus.

CENT MILLE EXEMPLAIRES

On lit beaucoup plus qu'avant la guerre : c'est un fait. Extension de la culture? Progrès intellectuel? N'allons pas si vite. Le nombre des acheteurs de livres a crû; mais ne serait-ce pas au détriment de leur qualité? Je penche à le croire et qu'il y ait eu, ici comme ailleurs, inflation. Et je voudrais m'en expliquer.

J'ai séjourné, l'été dernier, sur une plage de second ordre. Hôtel bondé et de quels gens! La sottise en vacances, une sottise conquérante et reposée! Dans le groupe où je me trouvais, ce jour-là, une jeune femme lisait. Poussé par ma curiosité d'éditeur et aussi, je l'avoue, par quelque intérêt pour la liseuse, je l'interrogeai. « C'est le *Disraeli,* de Maurois, me dit-elle; mon mari me l'a apporté ce matin de Paris. » Puis, d'un ton demi-résigné qui me fixa assez exactement sur le plaisir qu'elle y pouvait prendre, elle ajouta :

« Il faut bien être au courant. »

Sans doute, cette rumeur qui accueille la publication des grands livres l'avait-elle avertie qu'il s'agissait là d'une œuvre que l'on ne pouvait ignorer. A défaut de goût personnel, elle devait posséder ce qui le remplace chez un si grand nombre, surtout parmi les femmes : l'intuition de ceux qui le détiennent. Ayant ainsi compris que les gens de goût aimaient ce livre et qu'il importait qu'elle en pût parler, elle le lisait. La mode a ses exigences.

« Une contrainte de la mode » : c'est bien à cela, en fin de compte, que se ramène la lecture pour nombre de nos contemporains. La publication de certains livres a de nos jours la valeur d'un *fait* qu'on n'a pas le droit d'ignorer. Entendez bien : « d'un fait », c'est-à-dire d'un événement qu'il faut connaître, plus encore « qu'il faut être des premiers à connaître », au même titre qu'un cataclysme, un changement de régime, l'arrivée d'un souverain dans l'hôtel que l'on habite ou une grande victoire sportive. Le plaisir de lire a fait

une large place à la vanité de connaître. Combien même ne recherchent dans le livre à la mode que les péripéties de cette « finale » qu'est sa publication! D'où il découle que tout ce qui se rattache à la publication d'un livre, aux conditions dans lesquelles il a été composé, à l'auteur et aux mille potins dont il est le héros, a plus d'importance que l'œuvre elle-même et ses parentés profondes. Aimer un livre, c'est donné à tous, mais savoir de source sûre que son auteur se cache depuis huit jours à Saint-Germain avec M^me^ X...,

cela c'est le privilège de quelques-uns ; et c'est aux informations privilégiées que sont réservées les plus hautes cotes dans cette Bourse nouvelle de la qualité. Tel qui dîna la veille avec Mauriac, éclipse celui qui, tout à l'heure, disait sur son dernier roman de si justes choses, car il est détenteur de la seule denrée dont tout ce public raffole : des nouvelles.

« Mais, me direz-vous peut-être, c'est le procès du snobisme littéraire que vous faites là?

Ce snobisme a toujours existé ; n'étant le fait que de quelques-uns, il n'a pu influer sur la masse de ceux qui lisent ! » Détrompez-vous. La « chose littéraire » est devenue le goût d'un grand nombre ; de toutes les modes, celle de l'esprit est peut-être la plus suivie. Comment s'en étonner ! N'est-elle pas le moins coûteux moyen de paraître ? Je crois même que ce moyen sembla à certains trop facile et que les prix élevés auxquels sont établies, depuis la guerre, les éditions privilégiées, répondent à une véritable exigence d'un certain

public, qui se fût vraiment choqué qu'on pût acquérir à trop bon compte la qualité! Mais la plupart profitent sans vergogne de l'aubaine que leur offre cette mode nouvelle. Être « dans le ton » pour quelques dizaines de francs chaque mois : qui donc s'en priverait?

Et c'est ainsi qu'à ces sept ou huit mille personnes qui, avant la guerre, par goût et curiosité de l'esprit, achetaient tout ce qui méritait d'être lu, est venu s'ajouter un public infiniment plus étendu qui, par mode, les suit. Les premiers faisaient

le succès et le font encore ; les seconds le subissent, mais en le subissant, ils l'étendent.

Je ne prétends nullement par là que la littérature n'ait rallié depuis la guerre qu'une armée de snobs. Je crois tout au contraire que l'amour désintéressé des Lettres a, ces dernières années, largement étendu ses conquêtes, ou, plus simplement, que le goût de la lecture est beaucoup plus répandu qu'autrefois. Mais on tenterait vainement d'expliquer par une évolution du goût la brusque montée des tirages au lendemain de la

guerre. Il s'agit vraiment là d'un public qui a obéi.

Comment donc a surgi cette mode nouvelle? Comment s'est-elle imposée d'emblée à un large public? A quoi ou à qui la doit-on? Voici, je crois, comment les choses se sont passées.

Le succès de certains livres de guerre allant du *Gaspard* de Benjamin au *Feu* de Barbusse, témoigna qu'il y avait pour notre vieux « trois cinquante » un public beaucoup plus étendu qu'on ne l'imaginait auparavant.

On apprit à ne pas s'étonner de tirages élevés, atteints en quelques mois. On s'habitua à parler de soixante ou de cent mille exemplaires vendus, comme on parlait avant la guerre de dix ou douze mille, et la définition du succès s'en trouva modifiée.

Le chiffre de cent mille prit même à un certain moment, une valeur symbolique. Il s'agissait de l'atteindre ou de le dépasser. *L'ère des cent mille était ouverte.*

^^

A qui savait observer, il apparut vite que des succès aussi

étendus et aussi rapides ne pouvaient s'expliquer par la seule valeur des livres qui en avaient bénéficié, mais bien plutôt par les circonstances où ils avaient paru. Ces circonstances étaient claires. La guerre était l'unique préoccupation de tous. Si les livres de guerre atteignirent d'emblée une vente fabuleuse, ce fut qu'ils répondaient à la curiosité, au désir de tous ; ce fut que véritablement ils étaient « attendus ».

En réalisant ainsi le « souci unique », en lui subordonnant brutalement besoins et goûts particuliers, pour tout dire d'un

mot : en créant « l'obsession », la guerre donna à qui sut l'observer sous cet angle, une magistrale leçon de publicité.

Les éditeurs ne furent pas les derniers à la recueillir. « Ainsi donc, se dirent certains d'entre eux, il y a pour notre livre français courant un public de cent à deux cent mille lecteurs, si certaines conditions se trouvent réalisées. Les circonstances de la guerre nous furent brutalement imposées : ne pourrions-nous pas en provoquer d'autres pour garder ce public? » Il suffit que la chose parût possible pour

qu'on la tentât. Ainsi en révélant aux éditeurs l'ampleur-limite de leur métier, la guerre fut la véritable origine des efforts qu'ils firent pour l'élargir. Qu'il me suffise de dire que ce fut moins sur tel ou tel livre, et même sur tel ou tel auteur, que portèrent leurs efforts, que sur le public, pour le garder aux choses de l'esprit. Quant à moi je fis toujours passer ma préoccupation de créer le besoin avant mon souci de le satisfaire. Je le disais tout à l'heure : les livres de guerre étaient attendus, demandés. Obtenir, qu'après la

guerre, d'autres livres fussent « attendus », « demandés » : tel fut, je puis bien le dire, mon unique objectif. La guerre nous avait appris à tous que la demande bien plus que l'offre commande le succès : c'était donc sur la demande qu'il fallait agir; et ce fut à cela que je m'employai.

A qui ambitionnait de reproduire les succès de guerre, il importait d'abord d'en démonter le mécanisme.

De quoi donc était fait cet

appétit de lecture, né brusquement dans la masse du public? Besoin d'échapper à des réalités douloureuses, à la pesante atmosphère qui enveloppait tout? — Sans doute, pour une certaine part. Mais une telle explication était manifestement insuffisante, puisque les plus grands succès de la période de guerre, les « livres de guerre » ramenaient précisément le public à son unique préoccupation.

Il fallut bien chercher une autre cause à ces subits engouements; et l'on eut vite fait de la trouver dans un besoin en

apparence opposé au besoin de se distraire : le besoin d'être informé. Pendant de longs mois les communiqués du front avaient été la seule lecture de l'immense majorité des Français. Vint un moment où ils ne suffirent plus. Par delà les faits — ou ce qui était présenté comme tel — chacun voulut connaître ce que les autres pensaient, ressentaient, espéraient. La guerre était décidément trop longue pour qu'on attendît, avant d'en parler, de l'avoir achevée. Et la littérature de guerre naquit.

Curiosité du public, besoin d'être au courant : telle fut bien la cause véritable du succès que connurent les livres qui prétendaient apporter à la masse « de quoi penser » sur l'unique sujet qui la préoccupât. Fut-ce cela seulement que des livres comme *Gaspard, le Feu* ou *les Croix de bois* apportèrent? Un grand nombre n'y recueillirent-ils pas surtout « de quoi parler »? Car à la préoccupation générale, profonde et sincère, la mode se mêla vite ou tout au moins quelque chose qui lui ressemblait. Ceux-là même qui, par indiffé-

rence ou égoïsme, eussent facilement échappé à l'obsession de la guerre éprouvèrent le besoin de donner le change en en parlant. Pour faire croire qu'ils partageaient la commune inquiétude, ils puisèrent avidement dans les livres de guerre de quoi la simuler. Il semble même que ces snobs d'une espèce particulière parlèrent et se répandirent dans toute la mesure où ils n'éprouvaient pas, et qu'ils contribuèrent ainsi largement, sinon par leur nombre du moins par leur activité, à certains succès. Nous pûmes ainsi observer, dès

la période de guerre, les effets de ce puissant ferment qu'est le « besoin de paraître ». Il n'importait dès lors aux éditeurs, pour garder aux livres le public que lui avaient gagné les circonstances exceptionnelles de la guerre, que de développer un besoin de paraître, ou, si l'on veut, un snobisme qui pût survivre à ces circonstances? Ce nouveau snobisme ne pouvait tarder à leur apparaître; il était d'ailleurs en germe dans ce besoin d'être informé qui avait fait les succès de la guerre, curiosité qui allait bien au delà

des problèmes qu'elle posait. La guerre avait tout rapproché, tout mêlé, et étendu presque sans limite le champ des curiosités. Ce grand échec mondial, chacun se sentait presque un devoir d'en sonder les causes, ne se fiant plus à ses guides. Un grand appétit de savoir était né, qui ouvrait largement la voie au livre. Les éditeurs surent en profiter, et leur habileté consista surtout à bâtir sur ces curiosités nouvelles du public un snobisme des idées, ou, plus exactement, une « mode de l'esprit » qui devait gagner aux Lettres

toute la masse de ceux qui veulent être dans le ton.

Certaines circonstances moins apparentes aidèrent les éditeurs à atteindre leur but. La guerre avait édifié de rapides fortunes. Mal à l'aise dans des situations qu'ils devaient en somme à la calamité publique, les nouveaux possédants vinrent se ranger parmi les fidèles du livre; il semble qu'ils voulurent ainsi se faire pardonner l'origine de leur richesse par l'usage qu'ils en faisaient. Le livre devint l'ex-

cuse de l'argent. Ces nouveaux « snobs de Lettres », par la publicité qu'ils assurèrent à leurs enthousiasmes, contribuèrent puissamment à la constitution de ce public nouveau du livre dont j'ai essayé de vous dire les éléments et que je vous propose d'appeler « le bloc des cent mille ».

LES NOUVEAUX BERGERS

MON précédent article sur cette « mode de l'esprit », que certains éditeurs surent si habilement exploiter, a quelque peu scandalisé. « Pourquoi donc, me dit-on, s'il s'agissait pour vous de garder aux Lettres un public que leur avaient amené des circonstances exceptionnelles, n'avoir fait appel pour le retenir qu'aux contraintes de la mode? Pourquoi vous être borné à faire triompher un snobisme,

quand il importait, semble-t-il, de développer cet amour désintéressé des Lettres qui seul fait leurs vrais fidèles?

A cela je ne puis que répondre:

« Développer le goût d'un peuple, gagner un public nouveau à l'amour des Lettres, c'est là objectif d'homme d'État; ce n'est pas besogne de commerçant. » Même si nous possédions tous les moyens d'agir directement sur l'esprit dont disposent ceux qui ont la charge des peuples, notre impatience ne saurait se plier aux lentes évolutions du goût. N'attendant de

récompense que des résultats, nous ne pouvons nous contenter de moyens qui nous les feraient trop attendre. Notre besoin est d'aboutir.

Aussi, pour étendre leur public d'acheteurs, — ce qui était proprement leur objectif, — les éditeurs prirent-ils par le plus court : ils créèrent la « mode de l'esprit ».

Mais alors, direz-vous peut-être, les grands succès contemporains, ce sont donc simplement des « parties » gagnées par

les éditeurs? Nous y voyons bien votre profit et celui des écrivains que vous nous imposez. Mais où est le gain de l'esprit? Comment prétendriez-vous développer ainsi le goût des Lettres, puisque ce n'est pas tant de ce goût que vous attendez le succès que de la mode, c'est-à-dire, en fin de compte, de votre habileté?

Loin de moi la prétention d'écarter négligemment une telle objection. Elle est fondée. Tout homme qui possède, à un degré quelconque, le don de persuader, peut en faire un mauvais usage; et quand cet homme a le don

d'agir sur l'opinion, il peut même être un danger public. Mais c'est là le procès de tous ceux qui agissent ; il ne saurait aboutir à condamner l'action. Qu'un habile lanceur puisse imposer au public la pire des productions et ainsi desservir les Lettres dans toute la mesure de son habileté, je ne prétends pas le nier. Mais comment juger sur cet abus possible l'action, dont personne ne saurait contester l'importance, des éditeurs d'aujourd'hui? Ne convient-il pas plutôt, pour apprécier cette action, de l'observer dans ses

mobiles et dans ses résultats? C'est ce que je voudrais faire sous vos yeux, en toute indépendance d'esprit. Plus simplement, je voudrais répondre ici à une question qui m'a été mille fois posée : « Enfin, votre métier, qu'est-ce que c'est? »

Notre métier? C'est d'abord le courage de refuser. Le grand public, sévère à juste titre pour la production moyenne de notre époque, serait porté à accuser les éditeurs de favoriser ce débordement de médiocrités au milieu

desquelles les véritables valeurs sont noyées. C'est qu'on ne se fait aucune idée du nombre de manuscrits que nous écartons. Je puis dire que, pour ma part, je ne publie pas une œuvre sur cinquante qui me sont présentées et je pense qu'il en va de même de mes confrères. Notre temps a vraiment perdu le respect de la chose écrite. En face de certaines œuvres qui ont vu le jour, chacun est presque en droit de se dire : « Pourquoi pas moi? » Et chacun se le dit. Et ainsi d'invraisemblables monuments de niaiserie sont

quotidiennement présentés aux éditeurs.

Notre premier devoir est ainsi ce que j'appellerais volontiers la *police des Lettres* : « rôle négatif » si l'on veut, mais le plus urgent, car, à défaut des éditeurs, personne ne l'assumerait. Vingt ans d'édition m'ont en effet montré qu'il n'est pas de niaiserie qui ne trouve son défenseur. J'ai gardé, je puis bien le dire maintenant, jointes à des rapports sur des œuvres complètement insignifiantes, les lettres de recommandation, parfois enthousiastes, par lesquelles

on insistait pour que je les publiasse ; *il y a parmi les signataires les plus grands noms de la littérature.* Vous pensez bien que ce que j'entends incriminer ici, ce n'est pas le goût de ces éminences, mais bien plutôt leur complaisance ou, plus exactement, cet esprit de camaraderie qui actuellement gouverne les Lettres. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? Le métier de Lettres est de nos jours celui d'un si grand nombre que les médiocres sont la majorité et ainsi font l'opinion. Croyez-vous que, dans ces

conditions, il soit très facile à un écrivain, même parmi les plus grands, d'écarter brutalement par des jugements sévères, les œuvres que lui présentent ceux-là même dont dépend, comme aurait dit Péguy, sa « situation temporelle »? La camaraderie règne partout et mène à tout. L'Académie française elle-même n'a-t-elle pas élevé la camaraderie à la hauteur d'une institution, en proclamant qu'étant une « Compagnie », de par la volonté de son fondateur, elle est moins sensible à la valeur d'un esprit qu'à

l'agrément de son commerce ?

Notre force à nous, éditeurs, est d'être en dehors de ce jeu et de ne pas avoir à redouter pour nous-mêmes les contre-coups de nos légitimes sévérités.

Ne pensez-vous pas que, déjà sur ce point capital, ce que j'appelle leur « rôle négatif », les éditeurs servent les Lettres ?

« Voire, diront certains. Nous ne doutons pas que vous arrêtiez une grande partie de la production, mais au nom de quoi l'arrêtez-vous ? Vous dites « au

nom du goût ». Prétendriez-vous détenir le goût? » A une question aussi directe, je ne puis répondre que pour mon compte, ne voulant pas engager mes confrères par ma réponse. Je répondrai donc personnellement : « Si un éditeur ne croit pas posséder lui-même un goût assez sûr pour être certain qu'une œuvre de valeur ne saurait échapper à sa clairvoyance, il doit abandonner son métier. Je dis « posséder lui-même », entendant qu'il ne suffit pas que cet éditeur soit entouré de lecteurs compétents. Il est bien rare, en effet, que sur

un même ouvrage, tous les avis concordent et c'est, en fin de compte, à l'éditeur lui-même qu'échoie la décision. J'ajouterai que les lecteurs des maisons d'édition sont, en général, eux-mêmes des écrivains et qu'il leur est bien difficile d'éviter que leur jugement ne soit pas faussé par la conception des Lettres qui leur est propre. Il faut vraiment pour cela, je crois, quelque chose de plus que le goût : un sentiment particulier que connaissent les vrais éditeurs : le sentiment de *la chose à prendre*, c'est-à-dire à acquérir pour soi-

même. Ce sentiment-là, qui va peut-être plus profond que le jugement et qui a pour ainsi dire la sûreté d'un instinct, le lecteur d'une maison d'édition ne peut pas le connaître, n'acquérant pas pour lui-même. »

Ici, je vous entends m'objecter : « De ce qu'un éditeur croit posséder le goût suffisant pour apprécier les choses de l'esprit, s'ensuit-il qu'il le possède véritablement? Qu'est-ce donc qui pourrait nous être garant que vous le possédez? » A cela je me

contenterai de vous répondre : « C'est au public d'en juger. » Et il le fait. Il est des éditeurs qui *classent* une œuvre et d'autres qui ne la classent pas. Il en est dont la firme est pour un ouvrage une garantie de valeur et d'autres auxquels des complaisances trop nombreuses ont enlevé tout crédit. A nulle autre époque antérieure, on n'attacha à la firme autant d'importance qu'aujourd'hui : ce qui marque assez clairement que le public se fait de la production d'une maison d'édition une certaine idée d'ensemble, qui n'est autre

que le jugement qu'il porte sur le goût personnel de son chef.

C'est ainsi non sur sa personne mais sur sa production qu'un éditeur doit être jugé. De même, c'est en observant l'ensemble de la production contemporaine et, en particulier, les succès qui la dominent qu'on pourra se rendre compte des résultats qu'ont obtenus les éditeurs depuis qu'ils prétendent être des guides. Le grand fait nouveau dans les Lettres, depuis la guerre, c'est que le talent

« paie ». Bien plus, l'intelligence paie. Sans doute les époques antérieures ont connu de grands succès. Mais ces succès étaient chose exceptionnelle et, de plus, il serait peut-être téméraire de prétendre que ce fût leur seule valeur littéraire qui les imposa. On avait, avant la guerre, une certaine idée de ce qui « plaisait au public », idée assez puérile d'ailleurs et surtout assez méprisante pour le public, le gros public, comme on disait alors. « Public » était alors synonyme de « médiocre », car on ne pouvait concevoir que le talent

véritable pût être apprécié par la masse. Les éditeurs réagirent violemment contre ces conceptions et cherchèrent à fonder les succès sur le talent des écrivains. Je crois qu'on peut affirmer qu'ils y parvinrent. Si l'on observe, en effet, quels furent les grands succès de ces dernières années, on se rendra compte qu'à part de rares exceptions ce furent tous des « succès de Lettres ».

Je résume. Les éditeurs ont créé une mode. C'est vrai. Mais

ils ont réussi dans une très large mesure à fonder cette mode sur le goût. Pensez-vous que, s'ils n'avaient pas eu le souci de servir les Lettres, ils eussent engagé une aussi difficile partie?

L'ESPRIT ÉDITEUR

J'AI essayé, dans mes précédents articles, d'apprécier librement le rôle nouveau que, depuis quelques années, les éditeurs ont entrepris d'assumer et les résultats auxquels ils parvinrent. J'ai cru pouvoir rattacher l'ampleur actuelle de notre action, d'une part, aux enseignements que nous avait apportés la guerre; d'autre part, aux curiosités nouvelles qu'elle éveilla dans le public. Mais il serait puéril de croire que ces

enseignements et ces circonstances devaient nécessairement transformer notre métier. Je crois, pour ma part, qu'une conception nouvelle de notre rôle n'aurait pas pris naissance si, par-dessus toutes les contingences, elle n'avait pas avant tout répondu au goût de certains.

De quoi donc est fait ce « goût d'agir », particulier à l'éditeur d'aujourd'hui, et qui inspire son effort? à quels besoins se rattache-t-il? quels dons peuvent le consacrer?

Entreprenant d'y répondre et ainsi de vous révéler *l'aspect intérieur* de notre action, le premier mot qui vient sous ma plume est le mot « durable ». Aussi bien, malgré les apparences, n'est-ce pas sur le présent que nous jouons, mais sur l'avenir et ne visons-nous pas seulement à conquérir, mais à fonder.

Le métier d'éditeur consiste, en effet, essentiellement dans la constitution d'un fonds, c'est-à-dire dans l'acquisition par l'éditeur, pour lui et ses successeurs, du plus grand nombre de valeurs durables. « Monsieur X...,

homme de Lettres, cède à Monsieur Y... éditeur, pour tout le temps que durera sa propriété littéraire et celle de ses héritiers, le droit exclusif d'imprimer, de publier et de vendre... » : telle est la clause préliminaire de nos traités ; elle n'enferme pas seulement toute l'explication de notre métier, mais sa philosophie même ou pour mieux dire « notre esprit ». Je voudrais m'essayer à l'en dégager.

La durée de la propriété littéraire est, en France, de cin-

quante ans, à dater de la mort de l'auteur. L'éditeur possède ainsi pendant soixante-quinze ans environ (en tablant sur une survie de vingt-cinq ans pour la moyenne de ses auteurs) le droit exclusif de publier les ouvrages qu'il acquiert. Tant qu'un éditeur « marche avec son temps », tant qu'il acquiert, il recule de soixante-quinze ans le terme de sa propriété pour toutes ses acquisitions nouvelles. Si, sa vie durant, il ne cesse d'acquérir, c'est sa propre mort qui sera, pour une grande partie de sa production, le point de départ

de cette propriété. C'est assez dire que les résultats de notre action peuvent se prolonger bien au delà de notre vie. Mais il y a plus. Je prétends qu'*un éditeur, à qui sa survivance n'importerait pas avant tout, ne saurait convenablement remplir son rôle.* S'il lui prenait la fantaisie de cesser brusquement d'acquérir, pour se contenter de jouir de ce qu'il aurait acquis, il porterait une grave atteinte au rayonnement des œuvres faisant à ce moment-là partie de son fonds et ainsi à la valeur même de sa Maison. Une maison d'édition qui ne

marche pas avec son temps, qui n'est pas constamment rajeunie par l'apport des générations nouvelles, perd vite en effet toute action sur le public et ne tarde pas à être oubliée.

On comprend par là que notre métier ne saurait satisfaire ceux qui ne recherchent dans l'action que ses profits. J'exprime souvent cette vérité d'une façon plus saisissante encore en disant : « Nous gagnons de l'argent pour nos héritiers. »

Je suis en effet convaincu que tant qu'un éditeur a la passion de son métier, c'est-à-dire tant

qu'il éprouve le besoin d'acquérir, il ne peut pas gagner; tout au moins il ne peut pas jouir de ses gains, étant contraint par les nécessités de son métier, ou, si l'on veut, par sa passion même, à transformer aussitôt ses gains en acquisitions nouvelles.

Que vaut donc, pour un éditeur, une action dont le rendement est constamment reporté sur l'avenir, chaque génération lui imposant des tâches nouvelles? quelle satisfaction peuvent lui apporter ces perpé-

tuelles créations de valeurs ou plus exactement cette inlassable transformation, par son industrie, de la valeur littéraire des œuvres qu'il découvre en valeurs monnayables, si les profits qu'il en pourrait tirer ne lui servent en fait qu'à prolonger son rôle? — Je répondrai sans ambages : Cette satisfaction ne peut lui venir que du goût qu'il a à remplir son rôle, c'est-à-dire de son action même. Une telle réponse vaut sans doute pour tous les ordres d'action, mais tout particulièrement pour le nôtre, puisque, nous l'avons vu,

ses pleins résultats échappent à notre jouissance personnelle.

Et maintenant de quoi est faite cette satisfaction où nous devons trouver notre compte? qu'est-ce donc qu'en nous elle suffit à contenter?

A la base d'une activité d'éditeur, il y a bien évidemment l'amour des Lettres : il est à peine besoin de le dire. Mais il y a plus : il y a le goût de persuader. C'est proprement dans la satisfaction de ces deux goûts que nous devons trouver notre

compte et c'est même leur rencontre qui constitue l'essentiel de ce que j'appelle « l'esprit éditeur ».

Tout homme éprouve le besoin de faire partager ses opinions. Quand ses goûts le portent vers les choses de l'esprit, il cherche naturellement à gagner des admirations aux œuvres qu'il admire lui-même. Aussi « l'esprit éditeur » anime-t-il à un certain degré tous les écrivains. La multiplication présente des collections suffirait d'ailleurs à témoigner de ce que j'avance, puisque, dans l'état actuel de la

production, une collection nouvelle ne répond guère qu'à la satisfaction de son animateur. Le goût de découvrir et d'attacher son nom à ses découvertes, l'éditeur le partage ainsi avec tous ceux qu'anime l'amour des Lettres ; mais ce goût, ou plutôt ce besoin, revêt chez lui un caractère « possessif » qui ne saurait tromper.

Persuader et *acquérir*, c'est pour un éditeur la même chose. Certains même parmi nous ne s'exposent pas volontiers à aimer

ce qu'ils ne pourraient acquérir; et je dois faire ici l'aveu qu'il m'est arrivé de ne pas lire certaines œuvres pour ne pas accroître mon regret de ne les point publier, semblant témoigner ainsi que je confondrais presque *aimer* et *acquérir*. Comment s'en étonner? L'acquisition d'une œuvre par un éditeur constitue en effet, d'un certain point de vue, une véritable intégration à lui-même. De ce point de vue, l'œuvre nouvelle devient une partie de l'œuvre d'ensemble à laquelle il voudrait attacher son nom. On ne saurait concevoir,

dans ces conditions, que cette œuvre ne lui fût pas acquise et définitivement acquise. Pour tout dire d'un mot, « l'esprit éditeur », dans sa forme qui nous est particulière, n'est qu'un des aspects de ce besoin de se perpétuer qui est peut-être le premier besoin de l'homme. Mais ce n'est pas, comme l'écrivain, de son œuvre personnelle, que l'éditeur poursuit la durée, mais d'un ensemble qui portera sa marque. Nous retrouvons ici, on le voit, cette idée de *durée* qui, à mon sens, commande véritablement notre effort et en

fait la grandeur. On conviendra d'ailleurs que c'est la forme la plus modeste et la plus facilement avouable de ce besoin d'immortalité qui anime, à un certain degré, tous ceux qui créent. Un écrivain, si grand soit-il, témoignerait en effet d'une inacceptable prétention s'il affirmait que son œuvre personnelle lui survivra des siècles; alors qu'un éditeur à qui aura échu une part importante de la production d'une époque peut, très légitimement, prétendre à ce que son nom soit prononcé dans un avenir très lointain,

associé aux œuvres qui auront survécu. Je conçois très bien que dans quatre ou cinq siècles on dise à propos de telle ou telle de ces œuvres : « Mercure de France 1911 » ou « Plon 1928 ». C'est proprement cette survivance ou, pour mieux dire, ce sont les gages que, de notre vivant, nous en pouvons recueillir qui constituent le principe même de notre action et sa récompense.

Je vous entends m'objecter ici qu'une telle conception du rôle

de l'éditeur ne peut prétendre à la généralité ; qu'il en est sans doute un bien petit nombre pour lesquels l'édition représente ainsi une forme de l'affirmation personnelle ; que, par exemple, pour tous ceux qui ne choisirent pas ce métier comme le plus adapté à leur goût, mais en héritèrent, l'édition ne peut être cela.

Détrompez-vous. Qu'un éditeur, au lieu d'être le premier de sa lignée, insère son action dans l'effort poursuivi par des générations successives, cette action n'en devra pas moins, pour être

efficace, s'inspirer des mobiles que j'ai essayé de décrire et les mêmes moyens d'ailleurs s'offrent à lui pour affirmer sa personnalité et laisser son empreinte. C'est même lorsqu'il se place ainsi dans une filiation que notre métier revêt sa forme la plus haute et la plus utile. Laisser notre empreinte, *léguer,* c'est, je l'ai dit, notre mobile personnel, notre récompense. *Recueillir et léguer* c'est la condition de notre utilité sociale, de notre grand rôle traditionnel de « conservateurs de l'esprit ».

LES PETITS PROFITS DES LETTRES

NAGUÈRE, quand on voulait « caser » une petite amie, on lui achetait un fonds de lingerie. Maintenant, on en fait un libraire avec rang et privilèges d'éditeur de luxe. — Je ne plaisante pas du tout. Il y a certainement, chaque année, une vingtaine de « firmes » qui se créent en France, dans ces conditions et sous ces garanties. Comment d'ailleurs s'en étonner? Un fonds de lingerie, il faut l'acheter,

tandis que pour être libraire, il suffit, semble-t-il, de louer une boutique. On peut même économiser le prix de la boutique. Pour être éditeur, après tout, il n'est pas nécessaire d'avoir pignon sur rue. La jeune personne renonce alors à vendre au vulgaire de ces livres que l'on achète pour les lire et consacre tous ses dons à établir gentiment, dans son petit chez soi, de ces pièces rares de bibliothèque qu'on appelle des « livres de luxe ». Bien entendu, il ne peut être question pour elle de dépouiller une grande firme de

tel ou tel des écrivains qui font sa gloire; bien moins encore de découvrir et d'imposer à un large public des talents nouveaux : cela, c'est notre noble métier; elle n'y prétend pas. N'étant venue qu'après la moisson, elle ne demande qu'à glaner.

^^

« Glaner! » Est-ce bien le mot qui convient à ce dépeçage des Lettres dont notre temps fournit le spectacle? Ce ne sont pas des œuvres que demandent aux écrivains ces profiteurs d'un

nouveau genre, mais des fragments d'œuvres, plus exactement des « morceaux », en rapport avec leur appétit et leurs moyens : « Quelques pages, cher Maître, seulement quelques pages! Une chose que vous n'auriez pas publiée si je ne vous avais pas adressé cette prière! Vraiment, je ne puis pas inaugurer ma collection sans quelque chose de vous. Peu importe le sujet ou la longueur de votre texte : C'est à vous que je tiens! » « A vous! » Ces quémandeurs n'osent pas dire « A votre nom ». Et pourtant, ils ne fon-

dent le succès de leurs éditions privilégiées que sur deux choses : les *noms* qu'ils publieront et les *papiers de luxe* sur lesquels ils « les » tireront. Il ne s'agit vraiment que de cela : « Un nom et un papier. » Si l'œuvre est complètement oubliée dans cette aventure, c'est que vraiment elle n'importe pas. Il y a dans le monde des bibliophiles une telle émulation, un tel appétit d'acquérir tout ce qui est rare, que, s'il prenait fantaisie à l'un des écrivains cotés de notre époque de publier ses notes de blanchisseuse à soixante exemplaires sur

madagascar, je suis persuadé que l'édition, fût-elle établie à deux cents francs l'exemplaire, serait plus de vingt fois souscrite. Tout cela n'est pas très reluisant. Que voulez-vous? C'est notre temps.

Et ainsi les écrivains n'ont pas seulement affaire à ces hommes passionnés que sont les éditeurs d'aujourd'hui, qui s'offrent à leur gagner, chacun mieux que les autres, le rayonnement qu'ils méritent. Ils sont quotidiennement assaillis par mille profi-

teurs qui viennent leur arracher un petit morceau de cette valeur que d'autres leur ont assurée. Encore si tous ces quémandeurs se bornaient à recueillir les miettes du festin! Mais certains, de plus en plus nombreux, prétendent à bien davantage. C'est proprement du *travail à façon* qu'ils offrent sans vergogne aux plus nobles talents. « Cent pages sur la « Pipe », mon cher Maître, supplie l'un d'eux. Il nous faut à tout prix votre nom dans notre série *les Petites joies de la vie.* C'est un de vos collègues de l'Académie qui nous fait le

« Bridge ». Quant à celui qui écrit pour notre collection *l'Invitation galante,* il est, dit-on, le premier que votre Compagnie doit accueillir. Cent pages! Comment pourriez-vous nous refuser! »

Et un autre d'implorer pour sa collection *l'Arbre symbolique :* « Votre sentiment sur le Chêne, cher ami. Nous vous avons réservé le Chêne! vous comprenez, tout vous désignait : votre force, la solidité de vos dons! A qui d'autre pourrions-nous le confier! » — Et puis, c'est un troisième qui arrive avec une idée

dont il ne faudrait pas qu'on sourît : *Les grands classiques et les inventions modernes :* « Un éloge de la T. S. F. par Bossuet, quel magnifique sujet! Comment ne vous tenterait-il pas? »

Vous pensez certainement que j'exagère? Écoutez. J'ai reçu l'autre jour la visite d'un écrivain que je publie, l'un des plus grands. Il m'a dit textuellement : « Je suis désolé, mais je ne pourrai vous remettre mon manuscrit que dans six mois. J'ai dû accepter, en effet, la commande d'une vertu, d'un plat régional et d'une esthétique de la danse. »

Je n'entends pas, bien entendu, par là, condamner en bloc les collections. Elles furent et sont encore une nécessité dans le chaos de la production contemporaine. J'aurais personnellement mauvaise grâce à en médire, puisque le rayonnement présent de ma maison vient en partie du goût, de la fermeté et de la haute indépendance qu'apporte un Daniel Halévy à la direction des « Cahiers Verts ». Ce n'est pas davantage aux efforts parallèles de mes confrères que j'en ai, mais aux baroques prétentions de ces

« francs tireurs » de l'édition, qui ne sont que prétextes à de fructueuses opérations. Vous ne sauriez imaginer la gêne et le désordre que peuvent jeter ces profiteurs dans notre profession et le préjudice qu'ils causent au libre déploiement des talents et, par là même, aux Lettres. Je crois d'ailleurs proche le moment où les véritables écrivains s'opposeront résolument à cette marée montante d'absurdes propositions. Mais, en attendant, ne vous semble-t-il pas que, pour une grande part, la littérature n'est plus qu'un grand jeu de

société, dont on demande au public de proclamer les gagnants ?

Il n'est pas donné à chacun de participer à ce dépeçage des Lettres et, pour avoir sa part du gâteau, de faire ainsi figure d'éditeur. Mais la « chose littéraire » permet d'autres profits à qui l'envisage de ce point de vue. Je ne reviendrai pas sur les simples opérations bibliophiliques, achats et ventes, qui passionnent actuellement un large public. J'ai déjà consacré un

article à cette forme contemporaine de la spéculation. Aussi bien d'ailleurs, partie de là, la spéculation trouva-t-elle beaucoup mieux.

Le trafic des manuscrits mérite ici une mention spéciale. Il a atteint de nos jours un développement qu'aucune époque n'a connu. C'est bien simple : il s'étend à peu près à toute l'œuvre écrite. Il n'est pas de débutant dans les Lettres, si dénué de talent soit-il, qui ne recommande à son éditeur de lui rendre son manuscrit après l'avoir composé, dans l'espoir d'en trouver

acquéreur. Que risque-t-il? Le pire qui puisse advenir à un manuscrit offert à un certain prix est qu'il ne soit pas acquis. Le mal ne semble pas grand à tous ceux qui, envisageant les Lettres comme une affaire, ont accepté d'avance les échecs que toute affaire comporte. Et puis, si l'on n'est pas trop exigeant sur le prix, n'est-on pas à peu près certain de caser son texte à l'un de ces snobs de Lettres qu'il est si facile de tromper sur la marchandise.

En si bon chemin, la spéculation ne s'arrêta pas. Le ma-

nuscrit d'une œuvre est en somme une chose unique ou tout au moins devrait l'être : trop peu de gens y pouvaient trouver leur compte. Aussi ne tarda-t-on pas à faire entrer dans le grand jeu des trafics tout ce qui de près ou de loin touchait aux écrivains en vogue : épreuves, brouillons, exemplaires dédicacés, cartes d'invitations, voire même feuilles d'impôt ou étiquettes de malles! Je pourrais illustrer d'exemples tout ce que j'avance là ; mais il ne serait pas courtois que je le fisse. Et pourtant j'aurais bien aimé vous

parler d'une récente vente de lettres où le ridicule le disputait à l'odieux! Vous eussiez vu là combien comptaient peu pour certains de ces profiteurs — ou profiteuses — les devoirs de l'amitié et le culte du souvenir en face d'un prix à la salle des Ventes!

Mais enfin, me demandez-vous, qui donc est responsable d'un pareil état de choses? Quels sont ces marchands du temple? » Les éditeurs? — Ici je répondrai pour mes confrères comme pour

moi : pas un de nous ne trafique ; tout au moins, je n'en connais pas un. Je puis dire, pour ma part, que je ne possède même pas en première édition les œuvres que j'ai éditées ! Ce sont donc les auteurs qui trafiquent ? — Un nombre minime, aucun des grands. Mais alors, qui ? — « Des gens autour... », tout le monde et personne. Notre temps.

Voyez-vous, dès qu'une valeur se crée, un snobisme naît ; et dès qu'un snobisme est né, les profiteurs l'exploitent. — Mais alors, répliquerez-vous peut-être, les

véritables responsables ce sont les éditeurs, puisque c'est à eux que l'on doit cette « cote de l'esprit? »

— Si vous voulez.

NOTRE TEMPS
ET LES JEUNES

Ce n'est pas de la jeunesse qui écrit que j'ai dessein de parler, mais de la jeunesse qui lit. Je n'ai nulle envie, en effet, de vous apporter ma réponse, la millième, à cette enquête endémique : « Quelles sont les tendances de la jeune littérature? » Prétendre trouver dans l'ensemble de ce qui se publie, surtout à une époque de surproduction comme la nôtre, ce qu'il peut y avoir de nouveau dans le

goût, ce serait proprement méconnaître les lois essentielles de la production littéraire. Dans ce domaine, d'ailleurs, plus qu'en tout autre, il faut se garder de ce mot qui enferme en lui toutes les sources d'erreurs : « l'ensemble », ce que les mathématiciens appellent, la « moyenne » ; plus exactement, il ne faut pas y chercher ce que l'on ne saurait y trouver.

Je m'explique. L'ensemble des jeunes qui écrivent n'obéit qu'à une seule loi : « l'imitation ». Je sais bien qu'une tendance contraire est fréquente chez les

jeunes et qu'un grand nombre, au lieu d'imiter, combattent. Mais ce n'est là que l'aspect opposé de la même tendance qui est « prendre comme point de départ la production de la veille ». On ne saurait donc trouver dans la production moyenne d'une époque qu'une imitation de celle qui l'a précédée ou une réaction contre elle, c'est-à-dire des tendances relatives à une production périmée, sans rapports nécessaires avec les nouvelles formes de goût.

Observez le langage de ce

qu'on appelle «les jeunes» dans un domaine quelconque des créations de l'esprit : il vous fournira le témoignage de ce que j'avance. On dit, en peinture « pompier » et « avant-garde », en littérature « gauche » et « droite ». C'est toujours la même chose c'est « le pour et le contre » de ce qui se faisait hier.

Il est sans doute des écrivains qui échappent à cette « loi de la masse ». Ce sont les valeurs personnelles, les *créateurs*. Ceux-là ne partent pas de ce qui se

faisait hier ni de ce qui se fait aujourd'hui, mais d'eux-mêmes. Mais les créateurs choquent et paraissent valeurs négligeables, parce que trop personnelles, à la plupart de ceux qui prétendent dégager les tendances d'une génération ; aussi la plupart des enquêtes de cet ordre n'aboutissent, en fait, qu'à exprimer la position critique d'une génération vis-à-vis de la précédente.

Je n'ai, pour ma part, connu qu'un « jeune » authentique : Raymond Radiguet. Il souleva une tempête. Je m'y attendais d'ailleurs, car il devait heurter

tout le monde. Ne dites pas : « C'est vous qui avez heurté tout le monde en le lançant. » Sans ma publicité provocante, on l'eût peut-être négligé ; n'était-ce pas mieux de tenter de lui conquérir de son vivant la place qu'il occupe aujourd'hui dans les Lettres! Mais nombre d'enquêteurs se gardent de rechercher le secret de telles réussites, trouvant sans doute plus commode de les attribuer à des engouements inexplicables du public ou à des habiletés d'éditeurs, alors qu'ils pourraient y recueillir de précieuses indications sur

les véritables besoins de leur temps. Ils préfèrent s'attarder dans le dépouillement sans fin de cet « ensemble » dont ils ne sauraient rien dégager.

Aussi n'ai-je pas l'intention de m'y attarder moi-même. La position personnelle prise de nos jours par les éditeurs leur fournit d'ailleurs des renseignements d'un bien autre prix sur les véritables besoins de leur temps et la nouveauté de son goût. Ces renseignements ils ne les puisent pas seulement dans les résultats

de leur action, leurs succès ou leurs échecs, mais dans leur correspondance directe avec le public qui suit leur effort, correspondance dont certainement nos devanciers n'auraient jamais pu prévoir l'ampleur. Une chose très nouvelle de notre temps, c'est en effet que l'on s'en prend autant à l'éditeur de la publication de tel ou tel livre, qu'à son auteur. Il semble ainsi que le public veille lui-même à ce que les éditeurs remplissent ce devoir de guides qu'ils ont assumé, et qu'il soit prêt à leur faire grief de s'en écarter. J'ai reçu

tout récemment un assez long mémoire d'une « société de lectures » qui groupe trois cents étudiants d'un pays de langue française voisin du nôtre. Ce mémoire est un examen de ma production de l'année. Il contient, parmi de nombreuses approbations, un jugement sévère sur un ouvrage que j'ai récemment publié, ouvrage de réelle valeur d'ailleurs, mais sur lequel je n'ai jamais pris la position personnelle que l'on a dite. « Pourquoi nous avez-vous fait lire cela? » me demande cette jeunesse. « Faire lire » : ces deux

mots n'illustrent-ils pas ce que je vous disais tout à l'heure de notre action et des lumières qui nous en viennent?

Et maintenant, de quoi donc est fait « l'esprit jeune » tel qu'il paraît ressortir, non de la production de l'ensemble, mais des besoins de l'ensemble? Les vieux vous diront : « La jeunesse?... Arriver à tout prix — Les situations qui payent — Goût des affaires. » Certains ajouteront peut-être : « Décadence du goût — Mépris des idées. » C'est là

une exécution un peu sommaire, qui m'a tout l'air d'une liquidation préventive. Je dirai plus simplement qu'à mon sens « l'esprit jeune » tient en ceci : « Horreur des mots. » La génération qui se liquide fut une génération verbale. Ne dites pas : « Mais! La guerre! » car ce n'est pas de la génération de la guerre que j'entends parler : pour celle-là le moratoire n'a pas encore pris fin. La génération qui la précède lui barre encore toutes les routes tandis qu'une autre, déjà, la presse. Elle n'a pu marquer les faits de son empreinte, parce

qu'actuellement encore l'acte ne lui appartient pas ; mais elle a marqué les esprits ; mieux encore : elle a véritablement fondé l'opinion et le goût de la génération qui la suit. C'est à se demander si ce n'est pas à cette dernière qu'est réservé de faire triompher l'esprit né de la guerre, à la place de ceux qui en payèrent les enseignements. On imaginerait volontiers qu'un Péguy pût ainsi comparer actuellement sa génération à quelque grand Dauphin, à qui il n'aurait pas été donné de régner.

Ne croyez pas que je m'écarte de mon sujet en élargissant ainsi le débat ; car c'est du même mal que nous souffrons en politique et en littérature : « le Verbalisme ». Et c'est de cela même que la nouvelle génération ne veut plus. En littérature, elle a besoin de nourriture véritable. Il y a dans l'*Homme de Cour* de Gracian un admirable fragment qui porte comme titre : « l'Homme substantiel » ; « Celui qui l'est, dit Gracian, ne se contente point de ceux qui ne le sont pas. Malheureuse est l'éminence qui n'a rien de substantiel.

Tous ceux qui pourraient être des hommes ne le sont pas tous. Il y en a d'artificiels qui conçoivent des chimères et accouchent de tromperies... » J'imagine qu'il n'est pas un jeune qui ne souscrirait à cette rude vérité du vieux moraliste, qui n'y trouverait une vengeance contre tous ces « habiles » qui continuent à régenter les Lettres. En écrivant ce mot « habile », je pense surtout à l'un d'eux, dont la carrière témoigne qu'il ne fut pas seulement habile, au sens littéraire de ce mot, c'est-à-dire qu'il sut remplacer la substance par

le savoir-faire, mais qu'il employa avec bonheur ce savoir-faire à l'édification de sa propre gloire, ou tout au moins de son immortalité viagère.

Aussi bien d'ailleurs, est-ce dans ses deux sens que le mot « habile » convient à notre époque. Comment pourrait-il en être autrement? Depuis que la littérature est devenue une carrière qui « paye » et qu'on l'aborde sans dons, avec l'unique préoccupation de réussir, par quoi donc pourrait-on remplacer cette désignation du sort qui s'appelle « le don », si ce n'est

par l'habileté? Et il faut bien convenir qu'à force de persévérance, un grand nombre sont parvenus dans cet art de l'apparence à une véritable maîtrise. Mais, je vous jure qu'en présence de l'un de ces cinq cents ouvrages de qualité moyenne qui voient le jour, chaque année, je suis contraint de me dire : « Évidemment! Évidemment! Cela n'est pas déshonorant. C'est supportable. C'est possible. Mais il y a en France cent mille personnes qui eussent été capables d'une telle réalisation si elles s'y fussent appliquées! »

Voyez-vous : Actuellement, dans les Lettres, pour y faire figure, vous entendez bien : « pour y faire figure », je ne dis pas pour les marquer d'une empreinte durable, pour être de ces quelques-uns qui resteront, mais pour y réussir, voire même pour y franchir tous les degrés de la gloire qu'elles ménagent, il suffit de « s'y appliquer ». Je dis bien « tous les degrés ». Prenons le plus élevé : l'Académie française. Vous avez, vous qui me lisez, une certaine idée des valeurs véritables de notre temps. Cinq ou six noms, selon vous,

dominent les autres. Survient une élection à l'Académie. Vous apprenez le nom du favori. « Tiens! je n'aurais jamais pensé à celui-là! » vous dites-vous. Vous n'y auriez jamais pensé, j'en suis convaincu. Mais *lui* y a pensé : et cela suffit.

De telles prétentions sont singulièrement favorisées par l'indulgence de notre temps. La plupart ont, en effet, un si grand besoin de l'indulgence des autres, qu'ils prodiguent la leur. Dans cet art de ménager tout le monde, nombre d'écrivains sont de nos jours passés maîtres ; et

j'en sais dont la « politique personnelle » pourrait même servir d'exemple aux politiciens de carrière.

Toutes ces habiletés lassent la jeunesse, car elle sent confusément que les Lettres sont ailleurs ou, plus exactement, que les véritables écrivains, aussi nombreux qu'à toute autre époque, plus nombreux peut-être, se trouvent noyés dans le flot des faiseurs de livres! La littérature traverse actuellement la même crise que la peinture :

un trop grand nombre s'y intéressent par esprit de lucre ou besoin de paraître, qui n'ont pas *qualité* pour en juger. Ce fut le méfait de cette mode de l'esprit qui, par ailleurs, servit l'esprit, d'avoir livré le talent à tout un public incapable de le reconnaître, et d'avoir ainsi encouragé les plus injustifiables prétentions.

Nous touchons d'ailleurs, je crois, au point culminant de cette inflation, qui est, nous l'avons vu, le grand mal dont souffrent actuellement les Lettres : inflation du public, infla-

tion des valeurs. « Revenons à la valeur-or », écrit Henri Béraud. C'est le vœu de tous et tout particulièrement de ces jeunes, sur qui l'habileté n'a plus de prise et qui, après l'ère des littérateurs, où s'attarde encore le snobisme, sauront bien ouvrir l'ère des écrivains.

TABLE

TABLE

I. La chose littéraire 3
II. L'ère bibliophilique 17
III. L'avocat du médiocre. . . . 37
IV. Écrivains et faiseurs de livres. 59
V. La poule aux œufs d'or . . . 81
VI. Cent mille exemplaires . . . 99
VII. Les nouveaux bergers. . . . 125
VIII. L'esprit éditeur. 147
IX. Les petits profits des lettres . 167
X. Notre temps et les jeunes . . 187

LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

Date Due

Richter Z278.G76 1929
La chose litteraire
3 5051 00306 2819
FLARE

FLARE
35051003062819